

Marta Cariaon, *Les philosophes de la vapeur et des  
allumettes chimiques. Littérature, sciences et industrie  
en 1855*

Genève, Droz, 2008, coll. Histoire des idées et critique littéraire, vol. 144,  
375 pages.

André Guillerme

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/dht/711>

DOI : 10.4000/dht.711

ISSN : 1775-4194

**Éditeur :**

Centre d'histoire des techniques et de l'environnement du Cnam (CDHTE-Cnam), Société des élèves du  
CDHTE-Cnam

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 212-214

ISBN : 978-2-95-30779-2-6

ISSN : 0417-8726

**Référence électronique**

André Guillerme, « Marta Cariaon, *Les philosophes de la vapeur et des allumettes chimiques. Littérature, sciences et industrie en 1855* », *Documents pour l'histoire des techniques* [En ligne], 16 | 2<sup>e</sup> semestre 2008, mis en ligne le 05 octobre 2010, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/dht/711> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dht.711>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Marta Cariaon, *Les philosophes de la vapeur et des allumettes chimiques.* *Littérature, sciences et industrie en 1855*

Genève, Droz, 2008, coll. Histoire des idées et critique littéraire, vol. 144, 375 pages.

André Guillerme

---

## RÉFÉRENCE

Marta Cariaon, *Les philosophes de la vapeur et des allumettes chimiques. Littérature, sciences et industrie en 1855*, Genève, Droz, 2008, coll. Histoire des idées et critique littéraire, vol. 144, 375 pages.

- 1 Il y a cinq ans déjà, Marta Cariaon nous avait fait flasher sur cette charnière symétrique qui ouvre en grand sur le long second XIX<sup>e</sup> siècle : *Pour fixer la trace. Photographie, littérature et voyage au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle* (Genève, Droz, 2003) apparaissait comme un reposant haha dans la bruyante muraille industrielle. On s'échappait pour de lointaines expéditions au fond de l'Europe marquées par le rituel des lettres auxquelles s'adjoignait la prise de vue témoin. Moment innovant qui imprime les premiers albums avec texte et dessins photographiques collés, qu'invente Du Camp en 1849 en revenant de Syrie. Albums qui portent jusque dans le boudoir bourgeois le paysage, certes noir et blanc, des Pyramides, des lieux saints, des caravansérails ; de quoi rêver, languir, prier, surtout goûter aux paysages, aux lignes d'horizon, au réalisme. La photographie : « il lui est permis d'empiéter sur le domaine de l'impalpable et de l'imaginaire, sur tout ce qui ne vaut que parce que l'homme y ajoute son âme », écrit merveilleusement Charles Baudelaire à propos du « public moderne et la photographie » (1859).
- 2 L'ouvrage présenté ici a trait à l'exposition universelle de 1855 à Paris : exposition qui affiche, quatre ans après la suffisance londonienne, la puissance industrielle du nouvel Empire et la toute puissance scientifique des savants français. Exposition qui

transforme l'utile en confortable, qui assoit le confort bourgeois, qui affiche l'ostentation, qui donne importance aux arts industriels et qui laisse distinguer une séparation dans l'Art. « Pour la première fois de manière publique ... on place sur un pied d'égalité des œuvres d'art et des objets techniques et industriels, invitant le public à un jugement strictement symétrique » (p. 26) : une section est attribuée aux beaux-arts. Le propos de Marta Cariaon dans les soixante pages d'introduction est consacré aux *Chants modernes* de Maxime Du Camp, à des extraits de la *Revue de Paris* et de chroniques relatant cette fête commémorant le mariage de l'industrie et de la science, comme semble le désirer la presse d'opinion. Soixante pages qui situent les techniques dans la poésie engagée, jaugent les regards portés par Baudelaire, Du Camp, Gauthier, Renan, Leconte de Lisle, Sainte-Beuve, Pelletan...

- 3 D'abord la querelle déjà ancienne de l'art pour l'art qui a ses détracteurs — les saint-simoniens — mais aussi ses militants comme Gauthier qui « affirme l'incompatibilité essentielle entre considérations esthétiques et progrès matériels » (p. 20). « Un roman n'est pas une paire de bottes sans couture ; un sonnet une seringue à jet continu ; un drame n'est pas un chemin de fer, toutes choses essentiellement civilisantes, et faisant marcher l'humanité dans la voie du progrès » (Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*, 1835 (cité p. 21). La tendance positiviste veut que le poète soit la voix et l'apôtre du progrès, inventeur littéraire et rénovateur de la pensée : un flop. La *Revue de Paris*, ressuscitée en 1851, censurée puis remaniée en 1853, promeut le nouvel esprit scientifique et publie « Les féeries de la science », « Des lettres et des arts au point de vue industriel », « La poésie de l'industrie » qui militent pour une poétique glorieuse à l'égard de la puissance capitaliste ; l'exposition de Londres (1851) mettant en valeur la production industrielle de masse et diffusant de fait un art du quotidien dont le comte de Laborde, rapporteur, cherche à dégager une certaine esthétique — *De l'union des arts et de l'industrie*.
- 4 L'exposition parisienne ne se contente plus de présenter l'objet technique, elle le met en valeur, le porte à la contemplation comme une œuvre d'art. Rien ne distingue la machine du tableau. « La réalité là écrasait la fiction » (Félix Belly, « La poésie de l'Exposition » 1855). Les positivistes sont au sommet.
- 5 Le palais de l'industrie « apparaît comme le laboratoire où s'expérimentent les relations tumultueuses entre arts, sciences et industrie » (p. 29). Baudelaire y voit une diversité esthétique, anti-académique, cependant « l'industrie, faisant irruption dans l'art, en devient la plus mortelle ennemie... La poésie et le progrès sont deux ambitieux qui se haïssent d'une haine instinctive » (« Le public moderne et la photographie (1859) (cité p. 35). Renan y voit un moyen de distinguer science, industrie et art. L'historien cherche à « démontrer que les races supérieures, indo-européenne, par exemple, sont restées, avant l'époque de l'empire romain, étrangères à toute idée de confortable ; que les métiers, la navigation, l'industrie, ont été longtemps le partage exclusif des races inférieures » (« La poésie de l'exposition » (1855).
- 6 Le succès de la manifestation mondiale favorise une certaine collaboration entre art et science : la littérature sait vulgariser les découvertes scientifiques ; la science offre à la littérature une gamme de sujets ; poètes et savants portent finalement un regard contemplatif proche : ils vont par la suite renforcer l'alliance pour glorifier le scientifique. Même symbiose entre arts et industrie : « cette dernière apporte des sources d'inspiration nouvelles, des sensations inédites (le sublime industriel), des sujets originaux. En contrepartie, les arts civilisent l'industrie, l'enduisent du vernis

esthétique et culturel qui lui fait défaut, car elle utilise des formes brutes, non policées encore » (p. 44). Réciproquement, « les objets industriels sont appelés à vulgariser les arts... Les gares pourraient alors fonctionner comme des musées » (p. 45). Mais pour l'artiste « la beauté de l'industrie ne serait que virtuelle, aux artistes de la rendre visible » (p. 49).

- 7 Marta Cariaon saisit encore d'autres textes panégyriques — « Les féeries de la science » de Louis de Cormenin — et en dégage une « obsession de l'avenir et des réminiscences du passé », soit la genèse de l'histoire du futur qui héroïse l'industriel et le savant, Hercule et Thésée.
- 8 Un point reste toutefois obscur : l'auteure de ce magnifique recueil de textes ne précise jamais ce qu'est l'artiste, ce que sont les arts, l'art. Justement, le premier XIX<sup>e</sup> siècle opère une distinction entre artiste et artisan, arts et art, artisanat et métiers, qui étaient synonymes aux temps des Lumières.

---

## AUTEURS

**ANDRÉ GUILLERME**

CDHTE-Cnam